

**CRITIQUE, festival. MONACO,
Concerts au Palais Princier,
le 26 juillet 2026. PROKOFIEV
/ DE FALLA. Martha Argerich
(piano), Orchestre
Philharmonique de Monte-
Carlo, Charles Dutoit
(direction)**

Une jeune pianiste et un jeune chef d'orchestre se sont produits dimanche dernier à Monaco, dans le cadre du festival « *Concerts au Palais Princier* ».

Il faut être jeune, assurément, pour lancer le *Troisième concerto* de **Sergueï Prokofiev** avec une pareille fougue. Jeune pour courir sur le clavier avec une telle légèreté, pour faire jaillir les traits avec un tel éclat, pour mêler l'énergie à l'élégance, la virtuosité à la malice, la puissance aux nuances les plus subtiles. Les doigts semblaient rire, s'emporter, s'attarder un instant sur une confidence avant de repartir dans une cavalcade étincelante. La musique bondissait, respirait, se cabrait parfois, puis retrouvait une souplesse féline.



Il faut être jeune aussi pour diriger *Le Tricorne* de **Manuel De Falla** avec un tel panache. Les rythmes mordaient le silence comme un soleil andalou la pierre blanche. Tout dansait : les archets, les bois, les cuivres, les percussions. Mais cette jeunesse-là possédait aussi les vertus de la maîtrise. On sentait le travail patient qui avait été réalisé en amont avec le magnifique **Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**. La phalange monégasque respirait d'un seul souffle. Les pupitres se répondaient avec précision. Les phrases passaient d'un instrument à l'autre sans que le fil ne se rompe ; les changements de *tempo* et d'atmosphère, si nombreux dans cette partition capricieuse, s'effectuaient en totale souplesse. De tous côtés jaillissaient des *sol*i étincelants. Et la voix chaude de la soprano **Alexandra Marcellier** couronna le tout de quelques vocalises gitanes.

Cela se déroula en présence du *Son Altesse Sérénissime* le

Prince Albert II de Monaco, dans le cadre de rêve de la **Cour du Palais princier**. A la fin du *concerto*, le public monégasque, dont l'élégance s'accompagne d'habitude d'une réserve quasi britannique, offrit aux artistes une *standing ovation...* comme on en avait rarement vu sur le *Rocher* !

Le jeune homme s'appelait **Charles Dutoit** et la jeune pianiste **Martha Argerich**.



CRITIQUE, festival. MONACO, Concerts au Palais Princier, le 26 juillet 2026. 3eme concerto de PROKOFIEV, le « Tricorne » de FALLA. Martha Argerich, Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Charles Dutoit (direction). Crédit photographique (c)

**CRITIQUE concert. MONACO,
Auditorium Rainier III, le 12
avril 2026. ORCHESTRE
PHILHARMONIQUE DE MONTE-
CARLO. Lalo : Symphonie
espagnole [Clara-Jumi Kang,
violon] / Holst : Les
Planètes, Charles Dutoit,
direction**

*Le Philharmonique de Monte-Carlo livre
un programme idéal en ce dimanche 12
avril, remarquablement équilibré,
offrant d'abord une partition
concertante, de haute volée, portée par
le tempérament d'une grande interprète ;
puis déploie vertiges et enchantements*

***de la forge orchestrale, dans une œuvre
spectaculaire, exigeant de tous les
pupitres.***

Domptant avec intensité et élégance son violon (le Stradivarius « Thunis » de 1702), la soliste invitée **Clara-Jumi Kang** joue tout en tension sur les cordes, en maîtresse incontestée d'une sonorité brûlée, incandescente, d'une rondeur continue... **La Symphonie Espagnole de Lalo** (1875) toujours rare au concert en France, est une œuvre familière pour la violoniste qui connaît d'autant mieux Lalo qu'elle a travaillé précédemment son Concerto avec l'Orchestre Royal de Stockholm, lors de sa résidence actuelle au sein de la phalange suédoise...

D'emblée c'est le geste surexpressif qui éclaire et muscle le style conquérant de cette Symphonie atypique, qui est en réalité un vaste concerto pour violon en 5 parties, tant l'instrument soliste est actif et même d'un chant généreux, ardent dès le début ; l'engagement de la violoniste allemande d'origine coréenne est total, en particulier sur le plan sonore, sachant tisser sa partie avec une radicalité très homogène, un chant franc et direct qui affronte l'Orchestre avec un panache presque guerrier.



Elle sait aussi ciseler les plus rares échappées lyriques et d'une tendresse intime. Sa personnalité fait merveille en particulier dans les deux derniers mouvements : l'Andante d'un caractère brucknérien, et le cinquième et ultime mouvement (« Rondo : allegro ») dont le caractère découle des épreuves réalisées précédemment : danse finale lumineuse, crépitante, d'une légèreté et presque d'un abandon soudainement inédit. Tension et caractère [souci du folklore] mais aussi profondeur et gravité émotionnelle très affirmée font de la Symphonie de Lalo l'une des partitions les plus personnelles et originales alors, répondant point par point aux objectifs de la Société nationale de musique (fondée en 1871), dont le dessein dans les années 1870 entend favoriser, renouveler, affirmer un certain génie français [précisément en inventant de nouvelles formes], face à l'essor des symphonistes germaniques et du demiurge Wagner, de plus en plus incontournable. **Clara-Jumi Kang** redouble de caractère, de mordant, prenant appui sur chaque rebond contrasté pour souligner la haute expressivité d'un Lalo furieusement hispanique. La violoniste faisant feu de tout bois, affirme une indiscutable personnalité : un tempérament très intense et affûté, sans affectation, très

proche de l'essence rhapsodique de l'œuvre, en particulier dans la forme des 2^e et 4^e mouvements, Scherzando et Andante.

planètes magiciennes

Après la pause, la seconde partie produit un autre accomplissement, aussi enthousiasmant, exposant les formidables qualités du Philharmonique de Monte-Carlo au devant de la scène.

La musique a la capacité d'exprimer l'ineffable. Elle est cette force capable de transformer en éveillant la conscience... ; c'est exactement ce qui s'est passé ce dimanche 12 avril à l'auditorium Rainier III. Musique de passage (comme on parle de rite de passage), musique de révélation et de métamorphose...

LES PLANÈTES de Gustav Holst (1874-1934) dévoilent un tout autre visage que tend à voiler le tapage foudroyant / fracassant de son premier épisode [Mars]... Le cycle en 7 épisodes découle du goût personnel de Holst pour les mythes et croyances d'Extrême-Orient, lui-même traducteur du sanscrit, curieux de mesurer voire comprendre les enseignements philosophiques et spirituels du Rig Veda hindou.

symphonisme astrologique et spirituel

Ainsi, l'auditeur ne sort pas indemne d'un tel cycle musical, que traverse la pleine conscience que le monde est régi par des lois universelles, secrètes, porteuses d'équilibre et d'harmonie, agissant pour sa pérennité.

On comprend dès lors que Les Planètes contiennent partie de ce savoir, qu'elles en diffusent chacune, la vérité cachée, du début martial et glaçant de Mars (déjà cité),... aux voluptés abstraites et secrètes de **Saturne**, jusqu'au climat suspendu,

évanescent de l'insaisissable **Neptune** [l'ultime portail]. Assurément ces 2 séquences là [Saturne et Neptune] sont les plus captivantes, sur le plan de la construction comme de l'orchestration et de son onirisme instrumental ; elles relativisent la déflagration préliminaire de **Mars**, son impact irrésistible, morceau le plus connu [à juste titre] mais qui ne résume pas [loin de là] la richesse ni la singularité de la partition, ni ce que le maestro ce soir rend audible : la subtilité de son architecture intérieure, son formidable cheminement sonore et spirituel.

rituel musical

Sous la direction de **Charles Dutoit**, l'auditeur saisi par les déflagrations martiales de Mars, ce soir fracassant, terrifiant, d'une puissance à la fois impérieuse et définitive, pénètre peu à peu dans un labyrinthe à codes, une série de tableaux et de paysages qui à travers tous les pupitres remarquablement exposés [savoureux mariages de timbres à l'appui], se découvrent peu à peu ; et sous une baguette aussi fine, l'auditeur s'autorise à décrypter le sens et l'esprit de chaque planète ainsi dévoilée ; il en perçoit le sens dans leur enchaînement spécifique... chaque séquence élucidée comme au fil d'un tirage de cartes progressif, œuvre à la révélation finale ; au mérite du Maestro et des formidables instrumentistes d'en exprimer tous les enjeux, dans un hédonisme libéré, sans jamais sacrifier ni la lisibilité ni l'unité globale. C'est une construction en rébus.

Comme un guide inspiré, le chef abat ses cartes et dans chaque mesure musicale, une arcane nouvelle. A l'auditeur d'en démasquer la signification, d'autant plus aisément que le chef se révèle en guide superlatif. L'activité concertée des instruments approfondit et recherche le sens caché, semble percer le mystère contenu. **Charles Dutoit** sobre et détaillé

développe une lecture qui sait nuancer, suggérer, murmurer ou rugir selon les indications de l'auteur et le caractère de la séquence. Tout cela en exploitant avec finesse, l'étonnante palette Instrumentale élaborée par Holst : aux instruments traditionnels, il ajoute aux deux harpes, célesta, hautbois baryton, clarinette basse et contrebasson,... et côté cuivres, complétant les 7 cors [!], le tuba, l'euphonium,... et l'orgue. Le spectre sonore qui en découle, confirme la maîtrise du compositeur comme un véritable enchanteur de timbres, sorcier et orfèvre à la fois.

De ce point de vue le chant du cor introduisant Vénus, le scintillement vaporeux des deux harpes au début du saisissant Neptune... relèvent d'un compositeur démiurge qui maîtrise idéalement la science des couleurs comme la texture des climats.

Sous le feu et la finesse de tels musiciens, l'originalité de l'écriture, ses audaces harmoniques, sa grande efficacité dramatique façonnent tout un imaginaire poétique, au souffle cinématographique... On comprend que John Williams ait puisé abondamment dans pareil labyrinthe d'effets, d'atmosphères, de combinaisons riches, de contrastes vertigineux.

vers l'épure

Il est passionnant de mesurer toutes les possibilités sonores d'un orchestre virtuose, à son complet, multipliant les combinaisons spectaculaires [les cuivres sont impressionnants] et a contrario des effectifs requis, qui opère peu à peu, une décantation progressive de la texture orchestrale [selon l'esthétique d'Holst, lui-même amateur de mystères et d'incantations] ... ainsi, dernière offrande orchestrale, les nappes évanescences de la fin, avec chœur de femmes additionnel, au charme irrésistible, depuis les coulisses... voix prophétiques ou sirènes chantant un monde perdu... Ultime couleur suggestive ou touche onirique qui jalonne un somptueux

accomplissement final. En exprimant l'infini, jusqu'au silence, cette fin de **Neptune** égale les grandes conclusions [suspendues, suggestives et elles aussi évanescentes] de Gustav Mahler. Artisan fin et inspiré dans les dialogues entre pupitres, le chef célèbre la faculté de la musique à suggérer : il en révèle le pouvoir d'évolution et de métamorphose, exprimant pour chaque séquence, une conscience mouvante, de plus en plus spectrale, qui chemine vers une épure de plus en plus explicite.

Les musiciens se montrent particulièrement convaincants dans le 5ème épisode [**Saturne** ou l'âge d'or] : ils réalisent une immersion dans la vérité et le mystère, une profondeur qui exprime la sagesse de l'âge mur ; la texture se dilue, se désagrège même dans un scintillement de nuances que le chef oriente et cultive dans la transparence, dans une opulence suspendue, onirique... qui approche Ravel, contemporain de Holst – le Ravel du ballet *Daphnis et Chloé*, et son lever du soleil mémorable].

Un nouveau miracle symphonique s'est réalisé ce soir à Monaco, grâce à une phalange enchanteresse à un moment charnière de son histoire, quand son directeur musical actuel, Kazuki Yamada, achèvera en juin son mandat pour laisser la place, dès septembre prochain, à la française, Natalie Stutzmann (*).

CRITIQUE concert. MONACO, le 12 avril 2026. Auditorium Rainier III, ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MONTE-CARLO. Lalo : Symphonie espagnole [Clara-Jumi Kang, violon] / Holst : Les Planètes, Charles Dutoit, direction



(*) LIRE aussi notre dépêche nomination de Nathalie Stutzmann :
<https://www.classiquenews.com/orchestres-opmc-orchestre-philharmonique-de-monte-carlo-nomination-de-nathalie-stutzmann-au-poste-de-directrice-artistique-et-musicale/>

Diffusion radio

Concert Lalo / Holst par l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo / Charles Dutoit, diffusé sur **Radio classique samedi 23 mai 2026, 20h**

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MONTE-CARLO, dim 12 avril 2026. LALO, HOLST... Clara-Jumi Tang (violon), Charles Dutoit (direction)

Grande soirée symphonique à l'Auditorium Rainier III à Monaco... Voilà un programme concertant et spectaculaire aux défis multiples : dialogue ciselé entre violon solo et orchestre chez Lalo ; vertiges et déflagrations cosmiques des *Planètes* de Gustav Holst. Autant de jalons d'un parcours saisissant qui permet de mesurer aussi l'excellence des instrumentistes de l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo...

La Symphonie espagnole de Lalo, opus 21, est composée en 1873 et dédiée au soliste, virtuose du violon : Pablo de Sarasate ... lequel la créa en février 1875. Ni Symphonie ni Concerto, il s'agit d'une suite faisant dialoguer soliste et orchestre, en 5 mouvements, dans le sillon laissé par Haroldl en Italie de Berlioz, ample partition concertante pour alto. L'hispanisme

de la partition de Lalo tient à son usage récurrent de rythmes espagnols en particulier la Habanera. Pablo de Sarasate incarne ce fièvre française pour le déhanchement sensuel et coloré qui devait aboutir quelques semaines après avec la création de Carmen de Bizet. Lalo est donc un visionnaire, tout au moins un précurseur annonçant toute la série des oeuvres fortement inspirées par l'Espagne.

Partition phare de **Gustav Holst, Les Planètes**, polyptique flamboyant, est composé à partir de l'été 1913, alors qu'il était en villégiature à Majorque ; le dernier astre invoqué, célébré, Mercure, voit le jour en 1916...

En effet se succèdent 7 planètes parmi les plus inspirantes, celles qu'ont généreusement investi l'astronomie et la mythologie. Et qui suscite dans l'imaginaire de Gustav Holst, 7 portraits, 7 caractères, vrais défis expressifs pour l'orchestre. Étonnante genèse de l'œuvre : les Planètes sont d'abord conçues pour 2 pianos (excepté Neptune, destiné originellement à l'orgue), puis vite mises au placard après le début de la première guerre mondiale. C'est le chef Adrian Boult qui en assure l'exhumation et sa révélation au concert en septembre 1918, après le conflit, comme si la partition et sa fureur raffinée étaient le miroir idéal d'une période troublée. Il reste étonnant que sans le vouloir, dès l'été 1913, Holst ait pressenti la catastrophe mondiale à venir dans des déflagrations orchestrales spectaculaires dues à sa seule inspiration... Comme Stravinsky, et la texture sauvage et révolutionnaire de son Sacre du printemps, créé en 1913, un an avant la Grande Guerre.

GRANDE SAISON / CONCERT SYMPHONIQUE

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MONTE-CARLO

Dimanche 12 avril 2026 – 18h

MONACO, Auditorium Rainier III



RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'OPMC

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MONTE-CARLO :

<https://opmc.mc/concert/c-dutoit-c-j-kang/>

Charles DUTOIT, Direction

Clara-Jumi KANG, Violon

Chœur de chambre 1732

programme

Édouard LALO

Symphonie espagnole pour violon et orchestre, op. 21

Gustav HOLST

Les Planètes, op. 32

AVANT CONCERT

En prélude au concert, présentation des œuvres à 17h par André Peyrègne.

Durée approximative du concert: 2h10 avec entracte

**CRITIQUE, concert. MONACO,
Auditorium Rainier III, le 9
février 2025. RAVEL /
DEBUSSY. Orchestre
Philharmonique de Monte-
Carlo, Martha Argerich
(piano), Charles Dutoit
(direction)**

Martha Argerich et le *Concerto en sol* de Maurice Ravel, c'est l'histoire d'une identification exceptionnelle entre une artiste et une œuvre. Depuis son enregistrement de studio légendaire avec la Philharmonie de Berlin dirigée par Claudio Abbado en 1967, remis sur le métier dès 1984 avec le même chef et le LSO, la pianiste argentine a interprété le concerto sur toutes les scènes un nombre incalculable de fois, sans pourtant se répéter. En témoignent de nombreux *live*, qui permettent comme rarement d'approcher le mystère de ce compagnonnage long de plus de 65 ans (le premier connu, publié par Doremi, date de 1959, déjà avec Charles Dutoit !).

Autant dire qu'assister aujourd'hui à une nouvelle interprétation du *concerto* par la pianiste de 83 ans, ce n'est pas simplement écouter les yeux fermés une interprétation du

chef-d'œuvre : c'est participer à une expérience humaine singulière, qui rend assez vaine toute comparaison (y compris avec elle-même), où l'émotion n'est pas seulement musicale. Voir la pianiste entrer en scène, lentement, au bras de son ancien compagnon, père de sa deuxième fille, le chef suisse Charles Dutoit, 88 ans lui-même, c'est aussi méditer sur le passage du temps – comme le font les deux *concertos* pour piano de Ravel, l'un tragique, l'autre d'une joie tantôt exubérante ou mélancolique, composés et créés en même temps, juste avant que le compositeur ne s'éteigne à petit feu en raison d'une maladie cérébrale qui le condamna au silence.

Qu'on ne se méprenne pas : pour Martha Argerich, le crépuscule de l'idole n'est certes pas pour aujourd'hui – et on lui souhaite de garder son généreux soleil jusqu'au dernier rayon. Si la pianiste ne file plus aussi droit que jadis dans le premier mouvement, c'est qu'elle prend le temps de charmer davantage et d'écouter les résonances du piano se mêler aux instruments de l'orchestre. L'attention au moment présent, à l'acoustique, et au jeu des musiciens d'orchestre, la connivence avec le chef sont sans doute autant de facteurs qui lui permettent de conjurer la routine. Le premier thème en devient presque capricieux, mais le reste du mouvement bouillonne, jusqu'à son étourissante cadence, qui suspend brièvement le temps, avant la conclusion échevelée, où la pianiste, l'orchestre et le chef ouvrent tout grand les portes de la volière.

Dans le deuxième mouvement, la pianiste chante éperdument, écartant les barreaux des mesures et étirant jusqu'aux confins la mélodie ininterrompue, dont Ravel disait qu'elle lui avait tant coûté : le timbre est toujours aussi beau, et on croirait parfois entendre la voix trembler. Les micro-décalages dont elle joue ne donnent pas l'impression de l'artifice, mais bien

plutôt le sentiment contraire, celui d'une liberté absolue. Les musiciens soutiennent sa solitude de toute la chaleur dont ils sont capables, imitant presque les idiosyncrasies *argerichiennes* – notamment le touchant cor anglais de **Martin Lefèvre**, qui musarde avec mélancolie. Le dernier mouvement claque toujours au visage : fidèle à la légende, le jeu de la pianiste y demeure d'une urgence inentamée, qui la mène au triomphe attendu. Après les rappels, sous l'amicale pression de Charles Dutoit, Martha Argerich offre deux des *bis* de son trousseau : les deux gavottes de la troisième suite anglaise de Bach, qui sonnent comme un écho des archaïsmes délicieux du *Tombeau de Couperin* interprété juste avant, et les « *Traumes Wirren* » de Schumann, des « *songes troubles* » qui se moquent de la perfection et regardent la folie en face. Quelle pianiste !



Pour ce concerto-joyau, l'écrin choisi par le chef était miravélien, mi-debussyste. Ravélien car, comme je le suggérais à l'instant, l'orchestre avait ouvert le concert par un *Tombeau de Couperin* de bon aloi, où j'ai toutefois senti les musiciens comme en pilotage automatique. « *Prélude* » de plein air, mais un peu démonstratif, « *Forlane* » qui semblait danser à angles droits, « *Menuet* » charmeur et « *Rigaudon* » d'une joie sans détour, peut-être un peu extérieure. Était-ce moi qui ne m'étais pas encore mis en disposition d'écouter ? Peu importe, dans la deuxième partie du concert, toute consacrée à Debussy, les qualités de l'orchestre et du chef ne faisaient plus de doute, et ce dès un *Prélude à l'Après-midi d'un Faune* capiteux, d'un érotisme rêveur, magnifiquement introduit par la flûte à voix basse de **Raphaëlle Truchot Barraya**, et patiemment conduit jusqu'à l'extase par Charles Dutoit. *La Mer* était aussi de belle allure, quoiqu'elle m'ait paru moins mobile et chatoyante que d'autres, notamment dans le deuxième mouvement. Dès « *De l'aube à midi sur la mer* », le chef cultive une certaine lenteur et des miroitements plutôt sombres, parfois au risque du monumental – notamment « *vers midi moins le quart* » (comme aurait dit Satie), juste avant les cuivres et les cymbales finales : on croirait plutôt sentir les eaux glauques des souterrains d'Allemonde que l'océan et ses embruns. Le dernier mouvement n'a pourtant rien d'un moment de torpeur et la fin majestueuse emporte l'adhésion, tout en faisant plus penser à une gravure expressionniste qu'à une estampe japonaise.

Devant un public conquis, Charles Dutoit et les musiciens offrent un dernier bis pour célébrer l'anniversaire des 150 ans de la naissance de Ravel : la *Pavane pour une infante défunte*, superbement lancée par le cor solo de Patrick Peignier, véritable *tenore di grazia*, qui s'autorise même un son très légèrement vibré, propre à réveiller les mânes des cornistes français d'antan.

CRITIQUE, concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 9 février 2025. RAVEL et DEBUSSY. ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MONTE-CARLO / Charles Dutoit (direction), Martha Argerich (piano). Toutes les photos © Stephane Danna

CD, coffret. Compte rendu critique. Charles Dutoit – The Montréal Years / Decca sound (35 cd Decca).

CD, coffret. Compte rendu critique. Charles Dutoit – The Montréal Years / Decca sound (35 cd Decca).

Symphonisme canadien des 80's. Quelle tradition symphonique au Canada dans les années 1980-2000 ? Ce coffret compose un legs symphonique de premier plan : le suisse Charles Dutoit né à Lausanne en octobre 1936 (80 ans en 2016) cultive une connaissance spécifique de

l'orchestre, ayant été avant la direction, passionné par le violon... qu'il joue excellemment. Il a toujours et de façon pionnière défendu le répertoire romantique et post romantique français : à l'époque où le bénéfice des instruments d'époque n'était pas encore aussi reconnu et légitimement sollicité, le chef a ciselé un travail particulier sur l'équilibre des pupitres, jusqu'à un hédonisme sonore alliant sensualité et



détail, – mais aussi plaidé pour une architecture explicite, analytique et dramatique dans les Symphonies de Berlioz, Bizet et Franck, surtout plénitude sonore pour Saint-Saëns (Symphonie avec orgue). Pas moins de 4 cd Ravel (Daphnis et Chloé – partition célébrée qui marque aussi le début de la collaboration..., Boléro, Alborada del Gracioso, La Valse, Rhapsodie espagnole, Concertos pour piano avec Pascal Rogé, Menuet antique, Ma Mère l'Oye, Valses nobles et sentimentales...), 3 cd Debussy (Images, Nocturnes, La mer, Jeux, Le martyre de saint-Sébastien, Prélude à l'après midi d'un Faune, Children's corner, La Boîte à joujoux...) ; l'élégance de Dutoit se dévoile chez Suppé (ouvertures), Fauré (Requiem avec les solistes, Kiri Te Kanawa et Sheril Milnes) ; symphoniste dans l'âme, artisan de la texture orchestrale à Montréal, Charles Dutoit se dédie aussi pour les russes : Moussorgski et Rimsky, Stravinsky (le Chant du Rossignol, L'Oiseau de feu, Scherzo fantastique...), sans omettre Respighi (Pins et Fontaines de Rome...), Mendelssohn, mais aussi Bartok (Concerto pour orchestre), Orff (Carmina Burana), Holst (The Planets). Pour saisir le soin du détail et du flux organique global, il faut se reporter à son album Ibert (Escalaes...). Les choix de répertoire sont finalement étendus mais cohérents.

Collaboration chef/orchestre/label...

Le coffret 35 cd illustre de façon exhaustive

une collaboration chef/orchestre/label, amorcée au début des années 80, entre Charles Dutoit, l'Orchestre Symphonique de Montréal et Decca. Soit près de 25 années d'une entente artistique semée de réalisations comme d'accomplissements. A mesure que les jalons de cette sensibilité surtout française romantique s'est précisée et nuancée, Decca ciselait



aussi ses modes d'enregistrement (le fameux son Decca des années 1980, prenant naissance en particulier à Paris, lors de sessions mémorables à l'église Saint-Eustache). Nommé premier chef d'orchestre du Symphonique de Montréal en 1977, Charles Dutoit devait ainsi marquer en profondeur l'histoire de l'orchestre canadien jusqu'en 2002, soit 25 ans d'une coopération passionnante, qui connaît alors ses heures de gloire à partir de 1980, quand le maestro signe un contrat exclusif avec Decca Londres. Amorçant un cycle discographique universellement salué (comme Karajan chez Deutsche Grammophon), avec *Daphnis et Chloé* de Ravel (1981), le chef dirige son orchestre dans le monde entier, lors d'une tournée mondiale (Japon, Hong Kong, Corée du nord, Amérique du Sud, Europe...) assurant au duo maestro/orchestre, une notoriété internationale et une très solide réputation. Le coffret Decca sound regroupe les meilleures réalisations symphoniques, hors les deux intégrales lyriques qui ont connu elles aussi un très grand succès (*Pelléas et Mélisande*, 1991 ; et *Les Troyens* de Berlioz, 1994, également enregistrées par Decca).

Boulimie fatale... Le chef accepte en parallèle, la direction du Symphonique du Minnesota (1983), la direction estivale du Philadelphia Orchestra (1990), mais aussi plusieurs engagements comme premier chef invité du National de France

(1991-2001), et aussi la direction du NHK Symphony (1998-2003)... mais trop de fonctions ici et là prises au sacrifice d'une intégrité artistique réellement sereine et dédiée, l'obligeant à remettre sa démission auprès du OSM (Orchestre Symphonique de Montréal), le 11 avril 2002 : ainsi se clôturait une entente qui était arrivée au bout de ses possibilités au début du XX^e. Les relations d'un chef et des musiciens qui composent « son » orchestre, relèvent le plus souvent d'une histoire de couple : les enregistrements Decca évoquent deux décennies de travail où le chef et le Symphonique de Montréal ont donné leur maximum, réalisant des enregistrements devenus des classiques du genre (Ravel, Stravinsky...). 35 cd d'une odyssée orchestrale passionnante.

CD, coffret. Compte rendu critique. Charles Dutoit – The Montréal Years / Decca sound (35 cd Decca). Sortie le 5 février 2016.